

Ponctuel

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **45 (1907)**

Heft 8

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-204065>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

nous apporter : là où il y a trois saucisses, il y en a aussi deux ; or, deux et trois faisant cinq, nous avons donc cinq saucisses. Comprends-tu ?

— Ouhé, ouhé, je prends donc trois saucisses et je te laisse les deux autres.

Malades et médecins.

Les souvenirs du vieux médecin sont inépuisables :

Vous avez été malade. Une personne vous arrête dans la rue pour vous demander avec intérêt des nouvelles de votre santé. Une autre vous félicite sur la guérison de l'un de ses parents, sur l'habileté dont vous avez fait preuve. Vous lui êtes reconnaissant de ces bonnes paroles. Ne vous hâtez pas trop de l'en remercier : c'est un adroit acheminement à la demande de conseils gratuits.

— Je voulais aller chez vous, dira une autre personne, mais puisque je vous rencontre, je m'abstiendrai de vous déranger. Que faut-il faire pour un mal de tête, etc. ?

— Pardon, je suis pressé.

— Je vous accompagne.

— En vous interrogeant à la hâte je m'exposerais à me tromper.

— Eh bien ! quand pourrai-je vous trouver ?

Vous indiquez une heure, mais gardez-vous, si vous êtes prié à ce moment d'aller voir un malade, de refuser pour attendre celui qui vous a parlé dans la rue. Vous pouvez parier dix contre un que personne ne viendra. On vous demandait des conseils sur la voie publique dans la pensée que vous ne les feriez pas payer.

Un malade vient vous demander ce qu'il vous doit.

— Comment allez-vous, maintenant, lui dites-vous ?

— Très bien.

Sa note est écrite. Alors, sûr que vous n'y inscrirez pas vos conseils du moment, il cesse d'être entièrement guéri et vous adresse une série de questions.

Enfin il se lève. Vous croyez qu'il va vous payer. Nullement ; il attendra trois mois, six mois, un an, jusqu'à ce qu'éprouvant une nouvelle indisposition il aura, en vous soldant votre compte, l'occasion d'obtenir de vous de nouveaux conseils gratuits.

Il est des malades aisés qui jamais n'ont recours au même médecin plus de cinq ou six fois. Ils vont ensuite chez un autre. Pourquoi ? C'est qu'en multipliant ainsi le nombre de leurs médecins, ils parviennent à n'en payer jamais aucun.

Ils savent qu'un médecin tardera à réclamer des honoraires s'élevant à une somme modique, qu'il répugnera surtout à recourir à l'intermédiaire de l'huissier.

Et encore, si ces malades se bornaient à ne pas payer ; mais, afin de justifier la versatilité dont ils se garderaient d'avouer la véritable cause, ils se plaignent continuellement de leurs médecins précédents : Celui-ci les a tués par ses remèdes, celui-là n'ordonnait rien, etc., etc.

Et chez chaque nouveau médecin qu'ils consultent, ils ne cessent de médire de ses confrères.

Quand les ruses des malades, que j'ai décrites, et bien d'autres, sont l'œuvre de pauvres gens, le médecin sourit et s'y prête de gaité de cœur ; mais lorsqu'elles proviennent de gens riches, il en garde souvenance.

Un campagnard ayant du bétail dans des écuries à lui, du foin dans ses granges, du blé dans ses greniers, vint très souvent me consulter pour une maladie grave. J'allai même cinq fois chez lui à six kilomètres de ma résidence et, dans les premiers jours, comme une domestique venant de sa part n'avait pas d'argent, je pris pour lui, chez le pharmacien, une boîte de pilules. L'automne venu, il m'envoya un lièvre et deux perdrix.

Cette même année une maladie me força de cesser l'exercice de la médecine. Je me reléguai dans une maison de campagne qui était située à peu de distance de chez lui. Je lui écrivis alors deux fois pour le prier de me payer ; il ne me répondit pas ; je le fis citer devant le juge de paix. Là, il déclara qu'il m'avait payé.

Le mercredi suivant, jour de foire à "... à dix heures du soir, je chassais aux papillons de nuit le long de la haie bordant un petit chemin, une charrière, qui mène à la ville, lorsque j'entendis des gens qui revenaient de la foire. J'entrai dans les terres et je me cachai, mettant ma lanterne sous les pans de mon paletot. C'était à la croisée de deux chemins. Mes gens attendus s'y arrêtrèrent à mon grand déplaisir avant de se séparer.

— Et ton affaire avec le médecin, dit l'un d'eux, fermier dans ma maison et dont je reconnus la voix, tu ne nous en as rien dit ! A-t-elle fini comme tu voulais ? Est-ce vrai que tu l'as payé ?

— Il m'a donné une boîte de pilules et je lui ai envoyé un lièvre et deux perdrix. Ça ne les vaut-il pas ?

— Ma foi, dit un troisième que je reconnus aussi, j'aimerais mieux avaler le lièvre et les perdrix que les pilules.

Et tous les trois de rire à gorge déployée à mes dépens. Rira bien qui rira le dernier, pensais-je, et, aussitôt rentré, avant même de me mettre au lit, j'écrivis à mon agent d'affaires d'envoyer le lendemain à chacun de mes hommes, pour le vendredi qui suivait, une citation pour l'audience du juge de paix. Mon ordre partait par exprès au point du jour ; en même temps, une lettre envoyée par la poste prévenait ce magistrat et lui apprenait, sans lui dire comment j'en avais été instruit, les paroles prononcées le mercredi précédent, à dix heures du soir, par mon honnête malade.

L'arrivée de cette citation intrigua fort celui-ci ; inquiet, il alla voir chacun de ses compagnons de route ; la citation qu'ils avaient également reçue n'était pas propre à dissiper son inquiétude. Ils lui assurèrent bien qu'ils n'avaient rien dit ; néanmoins il se méfiait d'eux.

Se tenant sur le chemin de l'audience, il aborda le juge de paix et, au premier mot qu'il en obtint, il alla lui payer les quarante francs que je lui réclamais, plus vingt francs pour frais de citation, non sans maugréer contre ses compagnons, qui l'un et l'autre se défendaient d'avoir bavardé, tout en s'accusant mutuellement.

De Charybde en Scylla. — Moi, fait Patet à un de ses amis, j'ai mis quinze ans à obtenir de ma femme qu'elle renonce à son piano.

— Alors, te voilà parfaitement heureux ?

— C'est-à-dire que maintenant ce sont mes trois filles qui tapotent.

Toujours distrait. — Le savant professeur Niollus, dont les pensées sont toujours ailleurs, est assis à table à côté d'une vieille fille qui s'efforce de le tirer de ses rêveries.

— Combien d'enfants avez-vous donc, monsieur ? lui demande-t-elle.

— Cinq... attendez... oui, cinq !... Et vous, mademoiselle ?

Il ne reste qu'à la percer !

Nous lisons dans le *Nouvelliste vaudois* du 13 septembre 1844 :

« GENÈVE. — Le percement du tunnel de la Faucille a été décidé. Lorsque cette importante construction aura été achevée, la malle-poste, ainsi que la messagerie de Genève à Paris passeront par la ville de St-Claude, ce qui abrégera le trajet de plusieurs lieues. »

Il ne reste qu'à la percer.

Devinettes.

Nous avons reçu 32 réponses justes du *métagramme* de samedi dernier. La prime est échuë à M. Alfred Dony, Hôtel du Jura-Simplon, Cossonay-gare.

Voici la solution de ce métagramme, telle que nous la donne un de nos abonnés :

Par ce temps de bise *noire*,
Qu'il fait bon au coin du feu
Près de la vitre que *moire*
Un froid d'hiver rigoureux,
Il neige dru : c'est la *foire*
Des gros flocons cotonneux.
Rêvons : ou bien de la *Loire*
Qui coule sous d'autres cieux ?
Ou de la ville de *Coire*
Sise au pied des monts neigeux ?
Mais non, restons ici, *voire*,
Gardant le fauteil moelleux :
Le Vaudois rêve après *boire*
Puis aux jours calamiteux,
Pour sa soif garde une *poire*.
Eh ! peut-on souhaiter mieux ?

La Chauv-de-Fonds, Eug. BUFFAT.

✱

Mot carré

Proposé par M. H.-L. B.

Célèbre conquérant romain,
Petit four ou chambre de bain,
Forme d'infinitif latin,
Sorte de petit brigantin ;
Enfin, pour clôturer l'histoire,
Un mot synonyme de gloire.

PRIME : Un volume, *Mélanges vaudois*, de L. Favrat. — Les réponses sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Un gros chagrin. — Pourquoi pleures-tu, Charlot ?

— Mon frère a des vacances, et moi pas.

— Pourquoi pas toi ?

Charlot, dans une nouvelle crise de larmes :

— Parce que je ne vais pas encore à l'école !

Ponctuel. — Où courez-vous, donc, père Jean ? On n'a pourtant pas mis le feu chez vous !

— Ne me retenez pas, s'il vous plaît, je suis déjà d'une demi-minute en retard : je vais à l'enterrement de mon patron, et vous savez si ce terrible homme est sévère sur le chapitre de la ponctualité !

La semaine-attractions.

Théâtre. — Dimanche 24 février : matinée à 2 1/2 h. Le grand succès, *La Voleuse d'enfants*, drame. Le soir, à 8 h., *Mademoiselle Josette, ma femme*, comédie de MM. P. Gavault et R. Charvay. *L'Extra*, vaudeville nouveau de M. P. Veber. — Mardi 26, *Le bon Juge*, vaudeville en 3 actes de M. A. Bisson. — Jeudi 28, *L'Ami Fritz*, pièce de Erckmann-Chatrian.

Le public est fidèle à notre directeur, qui le mérite à tous égards.

✱

Kursaal. — A Bel-Air, *Fêtes seulement* tient toujours l'affiche et toujours avec le même succès. On ne se lasse pas de revoir les scènes anciennes et l'on ne voudrait pour rien au monde manquer une seule des scènes nouvelles qu'ajoute chaque semaine la direction. Celles qui ont paru hier, pour la première fois, ont été très applaudies.

L'image de la santé

et de la fraîcheur juvénile se trouve sur le visage de chaque enfant qui est nourri d'une façon normale et rationnelle. C'est contraire à la nature et à la raison de donner aux enfants du café, car celui-ci rend malade l'organisme délicat et en paralyse le développement. La boisson la meilleure et la plus bienfaisante pour les enfants de tout âge aussi bien que pour les adultes est, selon l'avis des médecins, le café de malt de Kathreiner. Il ne contient rien de nuisible, il a un goût agréable et il est nourrissant.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.
AMI FATIO, successeur.